

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire

Marie-Célie Agnant, Bertrand Gervais, Sébastien Chabot

Hugues Corriveau

Numéro 130, été 2008

URI : id.erudit.org/iderudit/37285ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (2008). Marie-Célie Agnant, Bertrand Gervais, Sébastien Chabot. *Lettres québécoises*, (130), 25–26.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

☆☆☆

Marie-Célie Agnant, *Un alligator nommé Rosa*, Montréal, Remue-ménage, 2007, 240 p., 22,95 \$.

Devant la tortionnaire

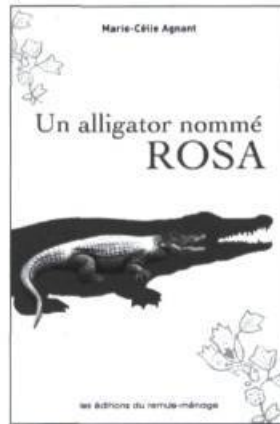
Le long récit de deux victimes vengeresses.

AFFRONTER L'EFFROYABLE

Un alligator nommé Rosa n'est pas sans rappeler le film très efficace de Roman Polanski, *La jeune fille et la mort*, dans lequel Paulina Escaubar, reconnaissant la voix de son ancien bourreau, l'immobilise pour assouvir sa vengeance, tout en lui faisant écouter la célèbre œuvre de Schubert. Dans le roman de Marie-Célie Agnant, Antoine Guibert retrouve la responsable de la disparition de sa famille, quarante ans plus tôt. Alors que Rosa Bosquet est immobilisée dans son lit de Goudraix en France, il lui fera entendre le *Nabuco* de Verdi, en boucle. Cette comparaison n'enlève rien à la valeur intrinsèque de ce roman nécessaire et terrible.

L'HORREUR

Rosa, une tortionnaire devenue paralytique, prisonnière de son lit; Antoine, écrivain et médecin qui se fait engager comme infirmier auprès d'elle; Laura, victime



ensorcelée: voilà les trois protagonistes de ce douloureux roman. De toutes parts, ce récit fouille la tragédie haïtienne sous Duvalier, les exactions, les massacres et les âpres souvenirs

qui se sont incarnés au cœur des victimes. Marie-Célie Agnant nous raconte comment Antoine Guibert va torturer à son tour, pour enfin parvenir à écrire lui-même la confession de celle qui ne peut plus rien:

Moi, Rosa Bosquet, née à Ravine Chaudières, commune de Sialaberim, en l'an mil neuf cent trente-six, reconnais avoir été reine-choche [diabliesse], fillette-lalo [tonton macoute de sexe féminin], démons, chef des escadrons de la mort, dits volontaires de la Sécurité nationale, durant le règne du tyran Duvalier, je reconnais également avoir ordonné l'assassinat de... (p. 229)

Et la question de connaître le nombre de ces condamnés va hanter l'histoire, jusqu'à plus soif, jusqu'à ce que nous soyons, nous lecteurs, pris au piège d'une lancinante énumération de tortures et de souffrances.

POUR QUE RIEN NE S'OUBLIE

Laura, malgré le fait que Rosa ait éliminé sa famille, va quitter Haïti avec cette femme qui fuit, après la mort du dictateur, victime liée à son bourreau. L'arrivée d'Antoine, le projet de vengeance qu'il couve vont raviver sa mémoire. Et elle prendra la décision d'accompagner Antoine jusqu'à leur délivrance commune. Ce roman a la force des récits essentiels, parce que le silence et l'oubli ne peuvent prévaloir sur l'abjection.

☆☆☆

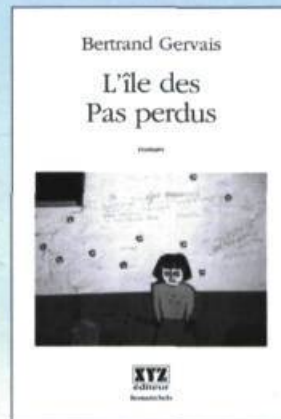
Bertrand Gervais, *L'île des Pas perdus*, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2007, 186 p., 23 \$.

Retrouver la mémoire

Pour assumer les plus secrets drames qui étouffent la vie.

ALLER LÀ OÙ ON EST SAUVÉ DE LA MORT

Autant le roman est bien ficelé, soigné et captivant, autant son héroïne de onze ans, Caroline, m'est apparue exagérément infantilisée par l'auteur. Cela ne m'a pas empêché de suivre l'enfant dans sa quête mais, avouons qu'à onze ans, devoir admirer les galipettes d'une marionnette à figure de singe et l'écouter raconter des balivernes pour avaler son petit-déjeuner a semblé quelque peu fragile. La petite sœur de l'Alice de Lewis Carroll est très peu dégourdie. Mais bon. L'enfant enfoui en elle un secret terrible dont la révélation seule lui permettra de sortir enfin de l'enfance. C'est ainsi que l'auteur impose le fait que cette Caroline soit quelque peu en retard par rapport à sa propre autonomie.



L'ABSENCE DE LA MÈRE

Cette jeune fille, donc, vit avec son père veuf, J. R. Berger, écrivain de son état, mais habite aussi des mondes fantaisistes. Elle croit que l'île des Pas perdus existe réellement et qu'elle y est allée souvent avec une amie (imaginaire), Juliette. Lors d'une fête de la Saint-Jean, elle s'ennuie. Elle reçoit donc la visite inopinée de son amie qui lui avoue partir bientôt pour l'île. Tout de go, Caroline l'implore de l'y amener car, dit-elle, cela fait longtemps qu'elle ne s'y est rendue. L'accord est donné à une condition, mais d'importance. Caroline ne doit plus sucer ses pouces. Car elle suce ses pouces, la chérie! Promesse qu'elle ne tiendra pas durant son sommeil, ce qui fait qu'au réveil elle sera devenue Caroline Pas de

Pouces, ces derniers s'étant évanouis...

LA QUÊTE ULTIME

Le devoir de l'enfant sera donc de les retrouver. Elle fera une fugue, ira dans un labyrinthe (les dédales de l'UQÀM), y rencontrera un professeur de littérature transgénique, évitera de justesse d'être kidnappée par un gang de rue, les zuggies, dirigés par l'affreux Zuggy, trouvera refuge chez les GG (les Gardiens de Gutenberg), après être allée voir madame Sosostrice qui pratique la clairvoyance et la chiromancie. En bout de course, elle apprendra que c'est le savoir qui va la guérir, et ce savoir elle le trouvera, entre autres, au Palais du Livre, y découvrant un ouvrage qui va à la fois lui dévoiler sa réalité et la projeter enfin dans l'avenir.

DOUBLE NIVEAU

L'astuce et la grande réussite de ce roman tiennent au fait que Bertrand Gervais raconte son histoire à deux niveaux, d'abord à partir de la description des aventures de l'enfant, mais aussi à travers les péripéties de la vie des gens qui habitent l'île des Pas Perdus, lesquelles s'avèrent être aussi contenues dans un livre écrit par le père Berger et dont certains chapitres nous sont redonnés. L'imaginaire de ce monde fantastique révèle ce qui a forgé l'esprit de la petite alors que son père lui racontait pour s'endormir les heurts et les malheurs des liens.

UNE ÉCRITURE EMPREINTE DE POÉSIE

Les mots, il ne faut pas les regarder de face. Il faut les laisser s'approcher. Et, à la dernière seconde, on les attrape. Tendre un filet à hirondelles ne sert à rien. Les mots sont trop futés. Mais ils sont curieux. Alors si tu laisses une pensée à l'orée de ton esprit, une toute petite pensée belle à croquer, ils vont s'approcher et tu pourras les saisir. (p. 86)



Sébastien Chabot, *Le chant des mouches*, Québec, Alto, 2007, 170 p., 22,95 \$.

Se chicaner pour un trou

Ou comment se casser la gueule parce qu'on n'est pas d'accord sur l'origine d'un désastre.

UN OBUS OU DE L'EAU

Métaphore un peu appuyée du grand Tout québécois, le roman prend des allures de fable avec les habitants de Sainte-Souffrance du canton de Matalik divisés en deux clans, ceux (les Torpilleurs) qui croient à un torpillage allemand qui aurait détruit l'église et donné naissance au Trou fétide qui sépare le village et ceux (les Floteurs) qui croient plutôt à l'effondrement du terrain causé par la crue d'une rivière souterraine emportant le signe même de l'unité chrétienne garante de la survivance ancienne. Une niaiserie en somme va établir les règles de la guerre et semer la discorde chez des gens acrimonieux qui en veulent à tout ce qui bouge, surtout au Gouvernement.

GRAND DÉFAITISME DANS LE RIRE

L'impossible réconciliation tient de bout en bout le drame de ce peuple opprimé qu'on garde à ce point dans la boue qu'on va même créer pour lui les ADS, des fonctionnaires qui sont préposés au suicide assisté. Les mouches bourdonnent sans répit dans ce cloaque qui sent la mort et elles y sont comme les notes d'une musique sinistre libérée en plein ciel. Or, voilà qu'on apprend qu'un couple maudit s'est uni, bien que l'un et l'autre aient été membres de clans adverses. Ces Roméo et Juliette improbables s'appellent Patron et Petite-Mouche. De cette union vont naître des jumeaux séparés à la naissance, l'un nommé Statue qui deviendra curé et l'autre Tête-Triste, prodige de la musique. Ils seront en quelque sorte les porteurs



Nombreux sont ces moments de grâce où l'écriture devient porteuse d'une beauté frappante. Comment ne pas être charmé par l'invention des « pensées-hirondelles » :

[il suffit] d'observer le vol de deux ou trois pensées-hirondelles pendant quelques instants pour que notre esprit se libère et parte s'aventurer sur les terres fertiles de l'invention. On ferme les yeux et c'est comme si un théâtre s'ouvrait. Les pensées vivevolent, les images se multiplient, les figures se cristallisent et c'est notre imagination qui s'emballa. C'est la meilleure des drogues. (p. 32)

Beau roman dont je n'ai pourtant pas vraiment identifié le public cible. Le ton y est d'une part celui propre au roman-jeunesse alors que, d'autre part, la structure en est si savante et le propos si dense qu'il ne peut s'adresser qu'à un lectorat adulte. Quoi qu'il en soit, pour qui aime minimalement le merveilleux, le plaisir est garanti.

potentiels d'une fort improbable réunification au moment où le Gouvernement décide de ramener l'ordre en construisant le pont de la Réconciliation.

GRAVITÉ IMPARABLE

C'est à une paralysie chronique que nous sommes conviés. Ainsi, l'orphelinat, qui tient un rôle si important dans le roman, ne réussit pas à éduquer ceux qui lui sont confiés. Mal nourri, mal préparé, chacun est à l'affût et ira fatalement grossir les rangs de ces villageois vindicatifs. Et au milieu de tous, les Zeureux, jovialistes qui exploitent les tristes, ne sont guère mieux !

ET DU STYLE !

C'est à travers son style que l'auteur m'a sans doute le plus rejoint. Il fait feu de tout bois, il ne s'interdit rien, et c'est parfois jouissif, délirant, emporté par une imagination formidable. Que dire de ce « vieux couple à la retraite et sans enfant [?] ». Toute leur vie, ils avaient travaillé dans l'industrie de la virgule. Ils étaient célèbres pour leur capacité à faire respirer les phrases, comme si elles avaient leurs propres poumons. » (p. 120) Ou comment ne pas écouter avec un petit rire sardonique ces paroles angéliques :

Le vieux curé [...] parla des Souffretins, cette bande d'écumeurs de cimetière, de renifleurs d'alcool qui distilleraient jusqu'à la pluie gorgée de la pollution du Nouveau-Brunswick. Le curé Joseph ajouta que sa passion des papillons l'avait toujours empêché de donner des lames de rasoir consacrées en guise d'hosties à ce ramassis d'amateurs de matinées grasses et infidèles. (p. 86)

Si les excès vous intéressent, ce livre est indéniablement pour vous.

ET D'UN DERNIER QUESTIONNEMENT

Si je pouvais me permettre de poser une question saugrenue aux historiens de la littérature, je leur demanderais comment comprendre l'attrait pour l'amputation des doigts dans le roman québécois actuel ! Tantôt je parlais de la disparition des pouces de la petite Caroline dans le roman de Gervais, *L'île des Pas perdus* ; dans ce roman-ci, Tête-Triste, le pianiste virtuose, va se retrouver avec trois doigts seulement, amputés que les autres furent à cause d'engelures. Étrange, et sujet de doctorat formidable !